

JAMES B. PETERSEN (1954-2005)
L'inspirant respect d'une étoile filante

Roland Tremblay

Volume 35, numéro 3, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081925ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081925ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Tremblay, R. (2005). JAMES B. PETERSEN (1954-2005) : l'inspirant respect d'une étoile filante. *Recherches amérindiennes au Québec*, 35(3), 107–107.
<https://doi.org/10.7202/1081925ar>

In Memoriam

**JAMES B. PETERSEN
(1954-2005)**

L'inspirant respect d'une étoile filante

UNE NOUVELLE A FRAPPÉ de plein fouet la communauté archéologique l'été dernier, trop soudaine pour y croire mais trop perçante pour en douter. Elle arrivait de loin, précisément d'Iranduba, à quelques kilomètres au sud de Manaus, en Amazonie brésilienne. Le soir du samedi 13 août, James B. Petersen, archéologue et professeur à l'université du Vermont, décédait à la suite d'un cambriolage dans un restaurant d'Iranduba où il se trouvait en compagnie de quelques collègues. Jim avait 51 ans.

Né au Connecticut en 1954, Jim a fait ses études de maîtrise à l'université du Vermont, puis il a poursuivi son doctorat à l'université de Pittsburgh où il a soutenu sa thèse en 1983. Il a ensuite été professeur à l'université du Maine à Farmington où il a mis sur pied et dirigé l'Archaeology Research Center, un organisme universitaire d'expertise en archéologie professionnelle. En 1997, il est revenu à l'université du Vermont, cette fois à titre de professeur associé et directeur du département d'anthropologie.

Jim était au faite de sa carrière. Passionné par la préhistoire des Amériques, il conduisait des recherches au sein de trois grandes aires culturelles, ce qui lui permettait de contribuer à l'avancement de l'archéologie à une échelle continentale. Dans les Caraïbes, Jim a travaillé à Montserrat puis à Anguilla. Au Brésil, il conduisait des recherches en pleine Amazonie où lui et son équipe concentraient leurs efforts sur l'association entre les sites villageois et la *terra preta*, ce sol organique et riche, d'origine anthropique et qui apparaît de façon sporadique dans la jungle. Mais c'est dans le Nord-Est américain que Jim débuta sa carrière avec l'étude de la céramique préhistorique de la Nouvelle-Angleterre, un champ de recherche qu'il n'abandonnera jamais. Ses intérêts ne se sont toutefois pas limités à cet aspect, et il a contribué de façon éclairante à une foule d'aspects du passé amérindien de cette région du continent,

que ce soit la relation entre les Paléindiens récents et les premiers groupes de l'Archaïque, la perception de l'identité culturelle à travers la technologie des fibres textiles, les sites submergés du golfe du Maine, la richesse et la variabilité des cultures archaïques anciennes, les premières apparitions des cultigènes en Nouvelle-Angleterre et la présence des Iroquoiens du Saint-Laurent au Maine et au Vermont, pour ne nommer que ceux-là. Il ne fait pas de doute que l'archéologie lui doit en grande partie un portrait élargi du Nord-Est, où la Nouvelle-Angleterre fait figure, comme il se doit, de joueur aussi important que l'État de New-York.

En plus de nager dans cet éclectisme professionnel, Jim était également un être ouvert, attachant et généreux de sa personne. Il portait toujours un intérêt sincère pour les travaux et les idées des collègues. Jim a également travaillé étroitement avec les Abénaquis, témoignant en leur faveur dans le combat qu'ils mènent au Vermont pour leur reconnaissance auprès des autorités. Dans son vaste réseau de travail, Jim avait eu l'occasion de tisser des liens avec beaucoup de collègues québécois et canadiens. Il nous ouvrait grandes les portes en ce qui a trait aux données de la Nouvelle-Angleterre et nous invitait à la moindre occasion à venir partager ses connaissances. Il était de ceux qui mettent en pratique une science archéologique faisant abstraction des frontières politiques et linguistiques. En somme, nous avons perdu un grand archéologue, respectueux et respecté. Pour ceux d'entre nous qui ont eu la chance de te connaître Jim, tu nous manqueras profondément.

Roland Tremblay

PIERRE DUMAIS (1951-2006)

Nous apprenons avec une grande tristesse le décès de Pierre Dumais, survenu lundi le 9 janvier 2006. Pierre Dumais avait 54 ans. La communauté perd un de ses archéologues les plus prolifiques. Le prochain numéro de la revue présentera un hommage à sa mémoire. Pierre a été un précieux collaborateur de *Recherches amérindiennes au Québec* pendant de nombreuses années et nous offrons nos sincères condoléances aux membres de sa famille.

L'équipe de *Recherches amérindiennes au Québec*

Le monde autochtone en chiffres

On dit souvent qu'une image vaut mille mots. Un chiffre en vaut parfois tout autant. Loin de croire que les chiffres puissent s'interpréter d'eux-mêmes, mais loin également de l'idée que l'interprétation puisse toujours se passer de repères statistiques ou chiffrés, nous présentons aujourd'hui une nouvelle chronique intitulée « Le monde autochtone en chiffres », qui vise à stimuler la réflexion autour d'enjeux contemporains pour lesquels existent des données quantifiées.

La Rédaction

AUTOCHTONES CANADIENS : COMBIEN SONT-ILS ?

Pierre Trudel
Cépeg de Vieux Montréal

LES SOURCES D'INFORMATION

Deux sources de données servent à établir le nombre d'autochtones au Canada : le recensement du gouvernement canadien et le Registre du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien. Le Registre comptabilise le nombre d'Indiens inscrits. Puisque la loi définit le statut d'Indien, il est facile d'en déterminer le nombre. La situation n'est pas la même dans le cas du recensement.

En effet, jusqu'en 1996, le nombre d'autochtones était estimé au moyen de questions sur les origines des Canadiens. En 1996, l'ajout de « l'origine ethnique canadienne » a pu avoir un effet sur les résultats, en ce qui concerne les Autochtones, car certains d'entre eux ont pu choisir de répondre qu'ils sont d'« origine canadienne ». Par contre, depuis 1996, le recensement contient une question qui renvoie directement à l'identité. La voici : « Cette personne est-elle un Autochtone, c'est-à-dire un Indien d'Amérique du Nord, un Métis, ou un Inuit (Esquimaux)? » Le répondant peut préciser s'il détient une identité autochtone mixte, ce qu'il ne pouvait faire précédemment.

Il est difficile de déterminer si les méthodes précédentes – celles d'avant 1996 – ont provoqué une sous-estimation ou une surestimation du nombre d'autochtones. Une chose est certaine : ces méthodes manquaient de précision.